

12

C'est hier que le miracle est arrivé. Je dis miracle, je n'ai pas d'autre mot.

Il me faudrait les mots de la religion pour en parler – des mots que je ne connais pas. Il me faudrait apprendre le latin que j'entends à la messe. Il me faudrait des mots plus grands que moi. Comme ascension, assomption, transsubstantiation, pentecôte. Paraît que ce jour-là des langues de feu sont tombées du ciel. Il me faudrait mettre en forme ce qui n'a pas de forme – les sensations d'enchantement, de vertige. Peut-être est-ce de l'envoûtement, ou un sortilège propre à ce pays ?

J'ai eu peur de la guerre, puis peur de ma propre violence à la guerre, dois-je avoir peur de ce ravissement... comme d'un maléfice ? Dans l'exaltation où je suis, je ne me sens plus de repère – il n'y a pas que les mots qui me manquent. Je ne peux pas nommer parce que je ne sais pas ce que j'ai à désigner ! Déjà qu'il paraît que je suis un taiseux, là je deviens mutique. Sans voix. Sans pensée. Ou plutôt, tout se mélange sous mon crâne, l'eau et le soleil – le silence et l'ombre – et la silhouette de l'ange apparu en longue robe bleue. La sainte vierge ! Oui, je deviens fou.

Il paraît que les anges envoyés dans le monde ont été abandonnés dès lors que

Dieu s'en est retiré. Ces anges ont dû devenir humains...

Ici, les hommes affrontent la lumière... si dure qu'elle casse les pierres, burine les visages. Mais les femmes sont restées les anges déchus et cachés.

Hier, le capitaine a eu l'idée d'emmener deux soldats avec lui pour sa visite chez le Caïd. Il nous a désignés, Alphonse et moi. On ne savait pas bien si c'était piège ou cadeau. Je crois qu'il ne voulait pas être seul et surtout Alphonse l'amuse par ses mots d'esprit et son naturel direct.

Il nous a demandé de cirer nos godillots et de nous changer. Lui, avait mis un uniforme impeccable. Je me demande comment il fait ici pour conserver son costume ainsi.

Nous sommes donc partis dans la ville – au centre de la médina – tout près de la medersa. Je ne connaissais pas ce mot. “Que Diable” nous l'a expliqué. Il parlait comme je ne l'avais jamais entendu parler. Un homme presque normal. Je l'écoutais. J'aime écouter. Alphonse posait des questions, s'étonnait, s'exclamait.

Dans une rue étroite nous sommes arrivés devant une porte simple, anodine. Chez nous, ç'aurait pu être une porte de magasin ou d'appentis où on range les outils.

Je suis donc entré par une porte presque dérobée. Un grand mur et une petite porte. Je suis entré – on m'a fait entrer. Invités avec Alphonse par “Que Diable”. D'abord rien. La pénombre. Un mur clair plein d'ombre. L'apaisement. Quelque chose qui

lâche dans les muscles. On avait coupé les ficelles qui faisaient de moi une marionnette. Puis l'éblouissement de la cour. Je voudrais pouvoir me raconter cette cour et ne sais pas ce que je peux en dire. Si ce n'est la sensation de mon corps trempé dans la lumière. Un déluge de douceur. Devenu poisson dans un bocal à la juste taille. La lumière a trouvé son contenant et moi mes proportions. Je me sens idiot de dire ça, mais oui, l'émerveillement, ça existe. Je crois que je n'oserais pas en parler à Alphonse – pas même à Justin.

La clarté, oui. Et la musique de l'eau – son chatolement. Le parfum du citronnier et l'odeur un peu âcre des géraniums. Maintenant j'énumère, mais toute sensation est globale. J'entre en paradis. Au fond à droite, des voix – j'entends et ne comprends rien. Le bruit froissé d'une robe qui s'éloigne. Un ange, certainement. Je flotte – il pleut de la clarté et je dois avoir un air hébété. Il a fallu qu'on me pose trois fois la même question pour que je puisse répondre. En fait, je me suis perdu en moi-même, dans le ravissement et la félicité. Je pense "Marie toute pleine de grâces". Je découvre la grâce. Et la bénédiction. La religion n'a rien inventé. Dieu dans sa bonté m'a fait aumône d'une vision – comme à ses prophètes – l'offrande de ce lieu en échange... en échange de quoi ?

Je crois que je deviens fou. Je divague.

Assise dans le coin, au milieu de ses robes, la vieille surveille le thé sur le

kanoun. La théière luit doucement. Mon regard suit le dessin des arabesques.

Les bruits sont doux, un peu étouffés. Du velours.

L'aïeule prononce des mots que je ne comprends pas. Elle débite sans précipitation. Dans un rythme qui me fait penser à un poème ou à une litanie. Je ne sais pas à qui elle s'adresse. Moi je ne dis rien. J'écoute. Et mes yeux se promènent avec lenteur. De l'ombre aux grands jupons soyeux.

Elle parle – se penche pour souffler sur les braises et a l'air enracinée là. Comme posée sur la multitude colorée de ses jupes.

Malgré sa position dans l'angle – sa fixité – on sent qu'elle est là en maîtresse des lieux. Une souveraine.

Sans comprendre pourquoi, je frémis. Une sorte d'appréhension. Une crainte sans fondement. La conversation se poursuit. Les sourires et les civilités. Seule l'aile d'une menace a traversé le salon et a dû se fondre dans le dessin du tapis.

C'est hier que le miracle s'est déclaré. Et tout à l'heure – au soir – je n'ai pas pu ne pas y retourner. Seul. Sans permission ni escorte du capitaine. Comme tous les soldats du monde, je me suis sauvé de la caserne. Sans penser au risque. Mes pas me guidaient dans le dédale où je n'étais passé qu'une seule fois.

Suis repassé devant la maison – sa porte – anodine. C'est là, je me dis. Je reviendrai.

13

Dans cette lumière, j'y suis entré comme on entre en pays étranger. Une cour carrée. De grands dessins sur les murs – sur le sol. Une calligraphie qui m'était destinée. J'aurais voulu ne marcher que sur les parties éclairées. Mais en face, des yeux me regardaient avancer. Je n'ai pas pu choisir les plages claires. J'ai pris la lumière de ces yeux dans les miens et j'ai marché tout droit. Vers les regards.

Je traversais l'espace, déconcerté. Je sentais l'obscurité et le soleil tomber tour à tour sur mes épaules. Une sensation inattendue. J'enjambais la frontière. Je forçais la pénombre. J'outrepassais le réel familier.

La femme faisait couler l'eau d'un récipient à un autre. Lentement. Puis recommençait. Comme on fait par ici pour le thé. Je baignais dans la transparence du liquide et son bruit cristallin. M'arrivait la sensation de l'eau sur les mains, sur le visage. Dans ma tête se mélangeait ce qui s'imprimait par les oreilles, les yeux ou la peau. Une confusion des sens. D'autant qu'à travers l'écoulement clair se dessinait la silhouette d'une jeune femme accroupie dans l'ombre. Une femme bleue et silencieuse. Je ne comprenais pas ce qu'elle faisait et à vrai dire ça ne m'intéressait pas, absorbé

que j'étais par ce qui se passait en moi et que ma peau répercutait. Rien à expliquer. J'étais ailleurs – dans un état de béatitude étonnant dans ces circonstances.

Le paysage s'est mis à trembler devant mes yeux. Ça palpitait. J'en frémissais de concert.

14

Maintenant, seul le souvenir – j’essuie l’absence et la convertis.

Je me déploie dans le bleu ici. Ce bleu. Le ciel – les murs peints à la chaux – l’immensité bleuit sous mes yeux.

La couleur me tapisse – me remodèle.

Les jours où j’ai envie de tracer un trait de mon canif sur le mur derrière mon lit, je pense bleu. Je m’y dilue pour ne pas avoir à compter les jours. Les jours se suivent dans un continuum bleuté.

Je pense bleu pour ne plus voir le rouge. Le sang qui coule tous les jours – qui crie sous le soleil.

Aujourd’hui le bleu me déserte. J’ai beau essayer de le respirer, de penser à la robe bleue entraperçue hier, la protection bleue s’effiloche. Me dénude. Et cette nudité me fait ressentir l’absence, la distance. Je ne sais plus ce que je fais ici, ballotté par les ordres guerriers et les marches épuisantes.